L 1.8
M5
3344

Que sais-je ?

Jean Brun

Le stoïcisme



puf

DL- 14 09 1998 36967

02389850 8

QUE SAIS-JE ?

Le stoïcisme

JEAN BRUN

Professeur à la Faculté de Lettres et Philosophie
de l'Université de Dijon

Treizième édition

92e mille



16.
01
1999 - 50827

DU MÊME AUTEUR

Les stoïciens (textes choisis et traduits), PUF, 7e éd., 1985.
L'Épicurisme, PUF, 1959, « Que sais-je ? », n° 810, 9e éd., 1991.
Épicure et les Épicuriens (textes choisis), PUF, 3e éd., 1971.
Platon et l'Académie, PUF, 9e éd., 1989 (coll. « Que sais-je ? », n° 880).
Socrate, PUF, 1960, « Que sais-je ? », n° 899, 9e éd., 1988.
Aristote et le Lycée, PUF, 1961, « Que sais-je ? », n° 928, 6e éd., 1988.
Héraclite ou le philosophe de l'Éternel retour, Seghers, 1965, 2e éd., 1969 (épuisé).
Empédocle ou le philosophe de l'Amour et de la Haine, Seghers, 1966 (épuisé).
Les présocratiques, PUF, 4e éd., 1989 (coll. « Que sais-je ? », n° 1319).
Le Néoplatonisme, PUF, 1988 (coll. « Que sais-je ? », n° 2381).

Les Conquêtes de l'Homme et la Séparation ontologique, « Bibl. phil. contemp. », PUF, 1961 (épuisé).
La Main et l'Esprit, « Bibl. phil. contemp. », PUF, 1963 ; 2e éd., revue et augmentée, Paris, Éditions Sator, 1985.
La Main, Éditions Delpire, 1968 (épuisé) (en réimpression).
Le retour de Dionysos, 1re éd., 1969 ; 2e éd. revue et augmentée, Les Bergers et les Mages, 47, rue de Clichy, Paris, 1976.
La Nudité humaine, Arthème Fayard, 1973, 2e éd. revue et augmentée, Québec, Éditions du Beffroi, 1987 (dépositaire pour l'Europe : Paris, L'Age d'homme).
Les Vagabonds de l'Occident, GBU, 21, rue Serpente, Paris (6e).
A la recherche du Paradis perdu, Lausanne, Presses Bibliques Universitaires, 1979 (épuisé).
Les Rivages du Monde, Desclée & Cie, 77, rue de Vaugirard, Paris (6e), 1979.
Les Masques du Désir, Paris, Buchet/Chastel, 1981.
L'Homme et le Langage, PUF, 1985.
Philosophie et christianisme, Québec, Éditions du Beffroi, 1988.
L'Europe philosophe, Paris, Stock, 1988.
Philosophie de l'Histoire, Paris, Stock, 1990.
Le rêve et la machine, Paris, La Table ronde, 1992.
Vérité et christianisme, coll. « Philosophie », Troyes, Librairie bleue, 1995.

A paraître

Du Mal. Essai posthume, Genève, Éditions Ad Solem (novembre 1998).

En préparation

Philosophie et musique (titre provisoire), Genève, Éditions Ad Solem.
Platon. Introduction à son œuvre, Genève, Éditions Ad Solem.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ISBN 2 13 044530 6

Dépôt légal — 1re édition : 1958
13e édition : 1998, septembre

© Presses Universitaires de France, 1958
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

INTRODUCTION

Si la quasi-totalité de l'œuvre de Platon, d'Aristote ou de Plotin se trouve à la disposition de celui qui se propose d'étudier ces philosophes, il ne reste plus rien des nombreux ouvrages qu'ont pu écrire les anciens Stoïciens fondateurs de la doctrine et dont différentes traditions nous ont conservé les titres. Les citations, ou les résumés, qu'ont pu en faire des critiques ou des adversaires assez tardifs, comme Cicéron, Plutarque, Alexandre d'Aphrodise, Sextus Empiricus, ou des compilateurs plus ou moins médiocres, comme Diogène Laërce, Stobée, constituent les seules bases d'étude. Certes l'œuvre de Sénèque, d'Épictète ou de Marc-Aurèle présente une certaine ampleur et une certaine unité, mais avec Sénèque nous touchons plutôt à la dissertation littéraire (sommes-nous même en présence d'un philosophe avec ce courtisan qui écrivit la lettre lue par Néron devant le Sénat au lendemain de l'assassinat de sa mère ?) et, ni chez Épictète, ni chez Marc-Aurèle, qui sont avant tout des moralistes, nous ne trouvons de textes nous permettant de connaître de façon précise les idées des Stoïciens sur la physique ou sur la logique. L'historien du stoïcisme ne peut donc travailler que sur des citations plus ou moins fidèles, plus ou moins claires, que sur des fragments plus ou moins longs, plus ou moins concordants. Et c'est ici qu'il faut citer le travail monumental de Hans von Arnim : *Stoïcorum veterum fragmenta* (Teubner, 1903-1905) qui a réuni en trois volumes tous les textes grecs et latins[1], concernant le

1. M. Adler en a établi les *Indices* dans un volume IV publié en 1924, les quatre volumes ont été réédités par Teubner à Stuttgart en 1964.

stoïcisme, que l'Antiquité a pu nous léguer ; mais il faut bien dire que s'il y a « tout » dans ce travail très précieux, il y a aussi de tout : plusieurs fragments font double, triple ou quadruple emploi, sur les points très clairs de la philosophie stoïcienne les textes abondent, sur les points obscurs ils font défaut, certains textes se contredisent, d'autres sont terriblement mutilés. Enfin et surtout il importe de ne pas perdre de vue que si l'on parle souvent « du » stoïcisme, on englobe sous cette étiquette commode des représentants d'une école philosophique dont l'histoire s'étend sur plus de cinq siècles et dont les idées n'ont pas toujours été convergentes sur bien des points de détails. Néanmoins les difficultés ne sont pas telles qu'il soit impossible de parler d'une doctrine et d'une sagesse stoïciennes.

Textes essentiels. — Nos principales sources d'information sur le stoïcisme se trouvent dans :

Cicéron (I^er^ av. J.-C.) :

Traité du destin.
Des conduites convenables.
De la nature des dieux.
De la divination.
Des lois.
Des termes extrêmes des biens et des maux.
Paradoxes des stoïciens.
Les Académiques.

Plutarque (I^er^ ap. J.-C.) :

Des opinions des philosophes (attribution discutée, l'auteur est souvent désigné sous le nom de Pseudo-Plutarque).
Que les stoïciens disent des choses plus extravagantes que les poètes.
Les contradictions des stoïciens.
Des conceptions communes contre les stoïciens.

Sénèque (I^er^ ap. J.-C.) :

Du bonheur.
Questions naturelles.
Lettres.

Épictète (I^er^ ap. J.-C.) :

Pensées.
Entretiens.

Marc-Aurèle (II^e^ ap. J.-C.) :

Pensées.

Galien (II^e^ ap. J.-C.) :

Des préceptes d'Hippocrate et de Platon (contient un exposé de la psychologie de Chrysippe).

Alexandre d'Aphrodise (II^e^-III^e^ ap. J.-C.) :

Traité du destin.
Du mélange.

Sextus Empiricus (III^e^ ap. J.-C.) :

Hypotyposes pyrrhoniennes.
Contre les mathématiciens (exposé et critique des théories des dogmatiques et des stoïciens par ce médecin sceptique).

Diogène Laërce (III^e^ ap. J.-C. ?) :

Dix livres sur les vies et les sentences des philosophes illustres (le livre VII consacré au stoïcisme constitue une de nos plus importantes sources d'information sur cette école, malheureusement Diogène Laërce n'est trop souvent qu'un compilateur sans génie).

Stobée (V-VI^e^ ap. J.-C.) :

Florilège.
Deux livres d'extraits des physiciens et des moralistes (cet autre compilateur nous a conservé d'importants fragments, entre autres ceux d'Arius Didyme I^er^ av. J.-C.).

Les instruments fondamentaux pour toute étude du stoïcisme demeurent :

H. Diels, *Doxographi Graeci* (Berlin, 1879, 3^e^ éd., 1958).

A. C. Pearson, *The fragments of Zeno and Cleanthes,* with introduction and explanatory notes (London-Cambridge, 1891).

Hans von Arnim, *Stoïcorum veterum fragmenta* (Teubner, 1903-1905). Vol. I : *Vie, mœurs et écrits de Zénon*: *a)* Logique; *b)* Physique; *c)* Éthique; Apophtegmes de Zénon; Disciples de Zénon; vol. II: *Fragments de Chrysippe*: *a)* Logique; *b)* Physique; vol. III: *Fragments éthiques de Chrysippe. Ses successeurs*; vol. IV: *Indices,* rédigés par M. Adler (Teubner, 1924; rééd. 1964).

C. J. de Vogel, *Greek philosophy, a collection of texts with notes and explanation,* vol. III: *The Hellenistic Roman period* (Leiden, 1959).

Le stoïcisme dans la philosophie grecque

Les Présocratiques (VII^e-V^e siècles av. J.-C.)

Les Ioniens ou Milésiens	Les Éphésiens	Les Éléates	Les Pythagoriciens ou Acousmatiques	Leucippe.
—	—	—	—	Anaxagore.
Thalès de Milet.	Héraclite.	Xénophane.	Pythagore.	Empédocle.
Anaximandre.		Parménide.	Timée.	Démocrite.
Anaximène.		Zénon d'Élée.		

Les Sophistes (V^e siècle av. J.-C.)

Protagoras.	Prodichos.
Gorgias.	Calliclès.
Hippias.	Thrasymaque.

Socrate (470-399)

Les grands Socratiques

L'Académie	Le Lycée Les Péripatéticiens	Les Mégariques	Les Cyniques	Les Cyrénaïques
—	—	—	—	—
Platon (427-348).	Aristote (385-322).	Euclide le Socratique.	Antisthène.	Aristippe.
		Eubulide.	Diogène.	Théodore l'Athée.
		Diodore Cronos.	Cratès.	
		Stilpon.		

Les petits Socratiques

Vers 300 av. J.-C.

Nouvelle Académie	Théophraste.	Les Sceptiques	Les Stoïciens	Les Épicuriens
—		—	—	—
Arcésilas (316-241).		Pyrrhon.	Zénon de Cittium.	Épicure.
Carnéade (219-129).		Timon.	Cléanthe.	
			Chrysippe.	

Débuts du Christianisme

Le Néo-platonisme

—

Plotin (205-270).

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉCOLE STOÏCIENNE

Le stoïcisme n'a pas été seulement la philosophie de Zénon de Cittium, le fondateur de la doctrine, mais ce fut également une école comprenant des élèves et des scolarques qui la dirigeaient. On distingue traditionnellement trois grandes périodes dans l'histoire de l'école : *l'ancien stoïcisme* qui a son centre d'activité à Athènes au III^e^ siècle av. J.-C. et dont on retient trois grands noms : Zénon de Cittium, Cléanthe et Chrysippe. *Le moyen stoïcisme* au II^e^ siècle av. J.-C. où le système perd de sa rigueur première et commence de se latiniser ; Diogène le Babylonien, Antipater de Tarse, Panétius de Rhodes et Posidonius d'Apamée en sont les noms principaux. *Le stoïcisme de l'époque impériale* aux I^er^ et II^e^ siècles ap. J.-C. est essentiellement romain, il délaisse à peu près complètement la logique et la physique pour ne s'intéresser qu'à la morale. On peut retenir comme noms principaux : Sénèque, si tant est qu'on puisse le considérer comme un philosophe, Musonius Rufus, et surtout Épictète et Marc-Aurèle.

I. — L'ancien stoïcisme

Zénon de Cittium (336-264). — Lorsque Zénon de Cittium débarque à Athènes, probablement en 314 av. J.-C., d'assez nombreuses écoles philosophiques dispensent aux Grecs des enseignements différents. L'Académie est dirigée par Polémon, qui succédait à

Xénocrate, lui-même successeur de Speusippe qui avait remplacé Platon à la tête de son école. Le Lycée a pour chef Théophraste qui a succédé à Aristote décédé en 322. Cratès de Thèbes perpétue l'héritage de l'école cynique fondée par Antisthène, et Théodore l'Athée celui de l'école cyrénaïque fondée par Aristippe de Cyrène. Enfin près d'Athènes, à Mégare, Diodore Cronos et Stilpon perpétuent l'héritage de l'école mégarique fondée par Euclide le Socratique et Eubulide. Zénon connut la plupart de ces contemporains mais il est difficile de dire d'une façon très précise si leurs enseignements eurent une influence décisive sur la formation de la pensée de Zénon.

Zénon (336-264) est né à Cittium dans l'île de Chypre, place forte grecque qui appartenait à des colons phéniciens ; les deux autres grands noms de l'ancien stoïcisme viennent également de l'Asie Mineure, puisque Cléanthe est né en Troade et Chrysippe en Cilicie. Cette constatation a conduit certains historiens[1] à se demander si l'on ne pouvait pas parler d'une influence de la pensée orientale sur celle des anciens Stoïciens ; mais, outre qu'il est plus facile de souligner des similitudes que de fournir des preuves, on doit se demander quel bénéfice on peut tirer de toutes les tentatives qui cherchent à expliquer une philosophie par un ensemble d'influences où la géographie joue un plus grand rôle que la pensée. Zénon était probablement d'origine phénicienne puisque plusieurs moqueries de ses contemporains, qui le traitaient de « petit Phénicien », sont parvenues jusqu'à nous, son accent et sa langue devaient permettre de le distinguer aisément d'un habitant de l'Attique. Plusieurs traditions nous rapportent comment Zénon commença de

1. Cf. J. Bidez, *La cité du monde et la cité du soleil chez les Stoïciens.*

s'adonner à la philosophie. Fils d'un marchand, Mnasée, Zénon avait acheté de la pourpre en Phénicie[1], le navire qui la transportait fit naufrage devant le Pirée ; Zénon se rendit alors à Athènes et feuilleta chez un libraire les *Mémorables* de Xénophon, passionné par l'ouvrage il demanda où l'on pouvait trouver des hommes aussi remarquables que ceux dont il était question dans ce livre. Cratès le Cynique passait justement par là, le libraire le montra à Zénon et lui dit « Tu n'as qu'à le suivre » ; dès lors Zénon aurait suivi les leçons de Cratès. Selon une autre tradition Zénon aurait consulté l'oracle pour savoir quel était le meilleur genre de vie, et aurait reçu comme réponse d'avoir commerce avec les morts ; ce qu'aurait fait aussitôt Zénon en se mettant à lire les Anciens. Quoi qu'il en soit, il est certain que Zénon fut le disciple de Cratès. Cratès appartenait à la lignée de ces philosophes cyniques dont Diogène fut le représentant le plus célèbre ; la doctrine, fondée par Antisthène, se présente avant tout comme un refus des conventions sociales : le sage est celui qui vit selon la nature et en société avec lui-même. Les Cyniques utilisaient le scandale, le sarcasme, pour dénoncer les attitudes qu'ils blâmaient chez leurs contemporains ; pour eux le sage, n'ayant rien à cacher à personne, pouvait vivre dans une maison de verre, et Cratès ne manquait pas de mettre ce principe en application avec sa femme Hipparchia. Les philosophes cyniques imposaient volontiers des épreuves à leurs nouveaux disciples pour leur apprendre à se moquer de l'opinion publique, c'est ainsi que Diogène invita un néophyte à le suivre par les rues en traînant un hareng, le jeune homme eut honte, jeta le hareng et s'enfuit, « un hareng a rompu

1. L'actuelle Syrie.

notre amitié » lui reprocha Diogène. C'est à une épreuve de ce genre que Cratès dut soumettre Zénon, Cratès le trouvant trop réservé lui donna un pot de purée de lentilles à porter à travers le quartier du Céramique, Zénon, confus, essaya de se cacher, Cratès cassa alors le pot d'un coup de bâton, la purée coula sur les jambes de Zénon qui s'enfuit tout honteux, tandis que Cratès lui criait : « Pourquoi t'enfuies-tu, petit Phénicien, je ne t'ai fait aucun mal ! » Zénon dut retenir la leçon car, plus tard, désirant donner une leçon de modestie à un jeune homme riche qui voulait suivre ses cours, il le fit asseoir sur des bancs pleins de poussière, puis sur celui où se tenaient les miséreux pleins de vermine, jusqu'à ce que le jeune homme dégoûté abandonnât la partie. De Cratès, Zénon dut acquérir un sens de la répartie et de la réponse cinglante : « il a raison de craindre la boue car il n'y a pas moyen de s'y mirer » disait-il d'un vaniteux passant lentement au-dessus d'un égout ; « nous avons deux oreilles et une seule bouche parce que nous devons beaucoup plus écouter que parler » insinua-t-il à un bavard ; comme il demeurait silencieux au milieu d'un banquet, il répliqua à quelqu'un qui s'enquérait des motifs de son attitude, qu'il ne disait mot afin que l'on pût aller dire au roi qu'il y avait dans la salle quelqu'un qui savait se taire. Mais Zénon devait retenir de l'enseignement de Cratès cette idée que le sage est un homme qui vit conformément à la nature.

Zénon fut également l'élève, ou l'auditeur, de Stilpon le Mégarique et du platonicien Xénocrate.

Vers l'âge de 42 ans, Zénon commence d'enseigner et de fonder une école, ses élèves furent d'abord appelés les Zénoniens, puis, suivant la coutume qui tendait à donner à une école le nom du lieu où elle s'était établie, on les appela Stoïciens. Stoïcisme vient en effet du mot grec *stoa* qui signifie *portique,* car Zénon enseigna

près du Portique Poecile, désigné ainsi – *poecile* signifiant *recouvert de peintures* – parce que Polygnote l'avait orné de tableaux pour purifier ce lieu où, sous la tyrannie des Trente, plus de 1 400 citoyens avaient été massacrés ; l'expression synonyme *philosophie du portique* est d'ailleurs également utilisée pour désigner le stoïcisme. Là, Zénon se fit rapidement des amis et fut respecté de tous ; il vivait modestement avec la parcimonie d'un barbare, homme sobre et discret, il devisait entouré de quelques disciples auxquels il ne faisait pas payer ses leçons, ce qui fit de son enseignement un enseignement ouvert à tous et non réservé à une aristocratie de l'argent comme l'avait été celui des Sophistes. « Il était entouré, nous dit Diogène Laërce, d'amis à moitié nus et dépenaillés. Et Timon le raillait pour cela, il traînait une nuée de misérables qui étaient les plus gueux de tous les hommes. » Zénon pesait chacun de ses mots et s'exprimait dans une langue pleine de néologismes, voire de barbarismes ; son personnage fait plutôt penser à celui du prophète qu'à celui du rhéteur ou du dialecticien. Il fuyait le commerce des grands et préféra envoyer un de ses disciples au roi Antigone qui le priait de venir auprès de lui. Les Athéniens le tinrent en telle estime qu'ils lui offrirent les clés de leur ville, lui donnèrent une couronne d'or et lui dressèrent une statue de bronze. Zénon mourut simplement comme il avait vécu : sortant de l'école, il tomba et se cassa un doigt, il vit là une sorte d'avertissement et frappant la terre de la main il lui dit :

> Je viens, pourquoi m'appelles-tu ?

sur ce il s'étrangla et mourut. Il fut enterré au quartier du Céramique.

Diogène Laërce nous a conservé les titres des ouvrages de Zénon : *De la constitution, De la vie selon la nature, De la tendance ou de la nature de l'homme, Des passions, Du*